

«J'avais envie de devenir Iranienne»

CINÉMA Premier long-métrage de la Genevoise d'origine iranienne Maryam Goormaghtigh, «Avant la fin de l'été» est un film fragile et précieux, qui se joue admirablement de la frontière perméable qui sépare le documentaire de la fiction

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



MARYAM GOORMAGHTIGH
CINÉASTE

Née à Genève en 1982, Maryam Goormaghtigh a étudié la musicologie et l'histoire et esthétique du cinéma à l'Université de Lausanne, avant de suivre un cursus en réalisation à l'Insa, à Bruxelles. Réalisé après plusieurs courts-métrages, *Avant la fin de l'été* est son premier long. Il a connu sa première mondiale en mai dernier à l'enseigne de l'ACID, section indépendante du Festival de Cannes, avant d'être montré dans une dizaine de festivals et de se voir primé à Zurich (Emerging Swiss Talent Award) et à Londres (Mention spéciale au jury).

Vous êtes d'origine iranienne mais êtes née à Genève: est-ce que filmer Arash, Hossein et Ashkan était pour vous un moyen de vous rapprocher de vos racines? Absolument, car je les ai rencontrés à un moment de ma vie où je traversais une sorte de crise identitaire. J'étais curieuse de l'Iran, le pays de ma mère, que je ne connaissais pas, et d'une langue qui ne m'avait pas été transmise. Deux après avoir commencé à suivre des cours de persan à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris, j'ai alors croisé la route de ces trois garçons. Et tandis qu'eux se demandaient s'ils devaient rester en France ou repartir en Iran, s'ils n'étaient pas en train de devenir un peu Français, moi, j'avais envie de devenir Iranienne. J'avais le désir de filmer l'iranité, de me reconnecter à cette culture.

Je ne savais pas quoi faire de ces rushes. Et finalement, toute cette matière m'a aidée à penser le tournage du film, qui a duré très peu de temps, à peine deux semaines.

Aviez-vous néanmoins un scénario, ne serait-ce qu'un fil rouge, ou le film a-t-il été improvisé? Le fil rouge, c'est la route, les endroits où on s'arrête, que j'avais repérés soit pour leurs qualités cinématographiques, soit parce qu'il y avait un événement, comme une fête du 15 août dans laquelle il me semblait intéressant de les plonger. La rencontre avec les deux filles, je l'ai également orchestrée. A partir de ces points d'articulation que j'ai imposés pour être sûre d'avoir de la substance, et des discussions que j'avais notées sur des post-it pour qu'elles ressortent, par exemple autour du service militaire ou de la prise de poids d'Arash, ils ont sensé à devenir acteurs; non pas dans des rôles de comédiens qui interpréteraient des dialogues, mais dans l'idée qu'on a fait le film ensemble, à partir de qui ils sont.

INTERVIEW

A travers certaines discussions autour, justement, du service militaire, ou encore de la liberté sociale et de la religion, le film a quelque chose de politique, du moins pour un spectateur européen... Je n'ai évidemment pas réalisé un film-sujet, mon désir étant avant tout de montrer une amitié masculine, un dernier voyage entre amis. Mais forcément, lorsqu'on filme des gens qui sont à cheval entre deux cultures, qui viennent d'un pays très différent du nôtre, cela suscite des questions qui sont politiques et sociales. Ce qui m'intéressait, c'étaient des parcours de vie, savoir comment on peut venir comme Hossein d'une famille très religieuse, puis être «transformé» par la culture française.

L'envie de faire un film avec eux est-elle venue dès votre rencontre? On a appris à se connaître, on a passé quelques soirées ensemble et très vite on est devenu proches, il y a eu une sorte d'alchimie. Sans trop leur demander leur avis, j'ai alors commencé à les filmer avec un petit appareil photo, et au bout de quelques sessions je leur ai parlé de mon envie de tourner un film avec des Iraniens, même si à ce moment rien n'était clair dans ma tête. Mais j'avais l'intuition qu'ils pourraient être de bons personnages, car ils ont quelque chose d'un trio de comédie à l'italienne, ils sont très très types.

Il y a Arash, l'opulent bonhomme qui n'arrive pas à trouver sa place, Ashkan, le petit rigolo maladroit qui galère en amour, et Hossein, le beau gosse qui a réussi mais est hyper-tourmenté. J'ai alors passé plusieurs années à les filmer lors de chaque date de nos rencontres; j'avais des diques durs pleins de nos discussions et soirées, mais

Arash, lui, n'a pas été transformé, car il vient d'une famille plus libérale, avec un mode de vie à l'occidentale. La séquence du voile, pour prendre cet exemple, je ne l'ai absolument pas imaginée. Ce sont les deux filles qui leur ont demandé comment on se voile en Iran. Au final, ça a donné une séquence rigolote, qui pour moi était une interaction, un moment de drague. Or en France, elle a suscité beaucoup de réac-



Arash, Hossein et Ashkan sont amis dans la vraie vie. Leur rencontre avec Maryam Goormaghtigh, à Paris, a donné à cette dernière le désir de réaliser un film inspiré par l'amitié qui lie ces trois Iraniens installés en France. Sous l'œil de la cinéaste, les compères jouent leur propre rôle. (ISISTER DISTRIBUTION)

tions, car la question du voile y est très sensible. Mais de mon côté, je n'ai jamais pensé mon film en termes politiques. Il y a peut-être une attente quand on parle de l'Iran, mais moi je ne voulais rien dénoncer, je souhaitais juste raconter l'histoire d'un garçon qui est mal en France et qui veut rentrer dans son pays.

Quand avez-vous finalement découvert l'Iran? J'y suis allée pour la première fois, avec eux, il y a cinq ans; et j'ai découvert autre chose que les idées préconçues qu'on a sur ce pays, autre chose que ce que je connaissais à travers ce qu'en disent les médias ou ma famille, avec des histoires douloureuses liées à l'exil qui a suivi la révolution de 1979. Arash, Hossein et Ashkan m'ont fait découvrir l'Iran selon leur point de vue, et j'ai été émerveillée par ce que j'ai découvert. ■

★★★ **Avant la fin de l'été**, de Maryam Goormaghtigh (France-Suisse, 2017), avec dans leur propre rôle Arash, Hossein, Ashkan, Charlotte et Michèle. 1h20. Séances en présence de la réalisatrice: le 1er novembre à Genève (Cinéma du Grütli, 19h), le 2 à Fribourg (Rex, 18h30), le 3 à Pully (CityClub, 20h30), le 5 à Vevey (Rex, 18h).

CRITIQUE

Trois hommes et deux pays

«Que vas-tu faire de tes deux dernières semaines à Paris?» De cette question lancée par Hossein et Ashkan à leur ami Arash est né un film lumineux. *Avant la fin de l'été*, c'est l'histoire de trois Iraniens installés à Paris, trois étudiants dont l'un a le mal du pays et désire rentrer, même s'il avoue que le rayon alcool de Carrefour lui manquera. Hossein, Ashkan et Arash jouent leurs propres rôles, comme Charlotte et Michèle, deux filles qu'ils rencontreront sur la route, après que les deux premiers ont convaincu le troisième de les accompagner pour un ultime voyage à travers la France. Un périple qui, peut-être, le fera changer d'avis.

La tension d'un road-movie et la force d'un documentaire

Premier long-métrage de la Genevoise Maryam Goormaghtigh, *Avant la fin de l'été* a la tension d'un

road-movie et la force d'un documentaire. La réalisatrice parle d'un film hybride, et cette appellation lui va bien. Peu importe de savoir ce qui est vrai et ce qui est joué, l'essentiel est la constante justesse de ton d'une œuvre fragile et mélancolique qui laisse beaucoup d'espace à ses protagonistes, eux-mêmes hybrides et toujours filmés à la bonne distance et avec une constante empathie.

Lorsque le trio s'arrête dans de petits villages isolés, on pourrait être dans un documentaire de Raymond Depardon, voire dans le récent *Visages, Villages* d'Agnès Varda et JR; et quand Maryam Goormaghtigh montre une fête foraine sur fond de variété psychédélique orientale ou une disco estivale, c'est au contraire le potentiel esthétique du cinéma qu'elle explore. On a dit son film fragile, il est surtout précieux. ■ S. G.

Donations en série à l'Elysée

PHOTOGRAPHIE Le musée lausannois accueille les archives de Jan Groover, Olivier Föllmi et quelques œuvres de la collection Fabienne Lévy

«L'excitation visuelle du regard qui vole et ne sait où se poser.» C'est par cette jolie formule que Bruce Boice décrit la démarche de son épouse, la photographe Jan Groover, dédicée en 2012. Le Musée de l'Elysée a annoncé ce mardi la donation des archives de l'Américaine ayant vécu en France, soit près de 12 000 pièces dont 8 000 tirages. Peu connue du grand public européen, Jan Groover a été l'une des pionnières de la photographie couleur, consacrée par le MoMA en 1987. Surtout, elle a inlassablement travaillé la nature morte, en studio, dehors, dans sa cuisine, alignant des fioles de toutes formes, ajoutant ici un fruit, là un petit animal sculpté.

«Elle fonctionnait à la manière d'un peintre, focalisée sur la composition», note Tatyana Franck, directrice du musée. Parmi les richesses déposées à Lausanne, de magnifiques tirages platine-palladium. Une exposition rétrospective est prévue en 2019 au Musée de l'Elysée.

Autre donation, celle du photographe voyageur Olivier Föllmi. En quarante ans de reportages à travers le globe, en Asie

notamment, le Franco-Suisse a amassé quelque 200 000 diapositives. Ces archives seront données au musée après le déménagement à Plateforme 10.

Trois générations de témoins

En attendant et pour sceller l'alliance, quinze très beaux tirages Cibachrome ont été remis à l'Elysée; ils figurent parmi les derniers à être sortis de l'Atelier Roland Dufau, à Paris (*Le Temps* du 12.04.2016). «Mes mentors sont Nicolas Bouvier et Ella Maillart, dont j'ai suivi les traces et les conseils. Je suis donc très touché que mon travail soit accueilli dans ce musée qui héberge déjà leurs archives. Ce sont trois générations qui témoignent d'un monde révolu, celui de la photographie argentine», s'est ému le baroudeur.

Outre une donation de livres de photographies chinoises, l'Elysée a reçu dix-sept œuvres de la collectionneuse suisse Fabienne Lévy. L'accent, ici, est mis sur la création contemporaine, entre un portrait signé Loretta Lux, une vue façon maquette de Miklos Gaal ou le fameux pistolet au canon noué de Carl Fredrik Reuterswärd revisité par Spencer Tunick. ■

CAROLINE STEVAN
@CarolineStevan

Et aussi

• **DRAME** «*Mise à mort du cerf sacré*», de Yorgos Lanthimos (*Grande-Bretagne/Irlande, 2017, 2h01*) En 2009, dans l'étouffant *Canine*, Yorgos Lanthimos filmait trois frères et sœurs vivant reclus. Derrière le désir de leurs parents de les protéger du monde, on sentait que le cinéaste parlait en filigrane de la crise grecque. Ce deuxième long-métrage primé à Cannes dans la section Un Certain Regard a fait de Lanthimos un réalisateur à suivre, comme on dit. Après un troisième film réalisé en Grèce, *Alps*, il est sans surprise passé à l'anglais pour plus de visibilité. D'abord avec *The Lobster* (Prix du jury à Cannes en 2015), puis cette année avec *Mise à mort du cerf sacré*, qui lui a valu un nouveau trophée cannois (Prix du scénario). Une récompense plutôt incompréhensible pour un film d'un cynisme et d'une prétention éreintants, un film désagréable sous bien des aspects qui va voir un couple apparemment bien sous tous rapports (Colin Farrell et Nicole Kidman) implorer au contact d'un adolescent affable mais qui va rapidement se montrer menaçant. Derrière la violence, le vide. S. G.

• **THRILLER PSYCHOLOGIQUE** «*D'après une histoire vraie*», de Roman Polanski (*France, 2017, 1h40*) Une auteure à succès en panne d'inspiration, une admiratrice qui ne demande qu'à l'aider, profitant de son désespoir et de son besoin d'avoir une confidente pour se faire intrusive.

Adapté d'un roman de Delphine de Vigan, *D'après une histoire vraie* est un film embarrassant tant sa mise en scène est d'une effarante platitude et le jeu ostensiblement appuyé d'Emmanuelle Seigner et Eva Green prête à rire alors qu'on devrait frissonner. Ce pourrait être du second degré, mais cela ressemble bien à un triste ratage. Et dire que ce naufrage pourrait rester comme le dernier film de Roman Polanski, cinéaste majeur qui, avec *Chinatown*, *Frantic* ou plus récemment *The Ghost Writer*, avait signé des thrillers formidablement tendus. Il ne reste rien, ici, de son talent à subtilement troubler les attentes du spectateur; tout est, au contraire, atrocement prévisible et linéaire. S. G.

• **THRILLER** «*Carbone*», d'Olivier Marchal (*France, 2017, 1h44*) Alors même qu'on sait le film «inspiré de faits réels», on ne croit jamais à cette histoire d'un patron d'entreprise en faillite faisant fortune en mettant au point une vaste arnaque aux taxes environnementales. Peut-être parce qu'Olivier Marchal (*36 qui des Orfèvres*, *Les Lyonnais*) s'intéresse moins à ce qu'il raconte qu'à comment il le raconte, se rêvant en Scorsese français. Las, il apparaît, à l'opposé de son illustre modèle, bien incapable de rendre sympathique des personnages qui ne le sont pas. Résultat, on se désintéresse totalement des enjeux qui sous-tendent ce film lourdement démonstratif. S. G.